

le corps de Jésus-Christ, comme pour adopter la grande inspiration de son royaume spirituel sur la terre à la condition actuelle de notre nature, en sorte que nous ne puissions pas être, comme les penseurs privés, ainsi que des enfants flottants, et que nous ne nous laissions pas emporter ça et là à tout vent de doctrine, en cherchant l'Esprit, mais afin que, voyant autour et au milieu de nous, ce même corps partout où on trouve l'église de l'orient au couchant, nous puissions y trouver avec certitude ce qu'en vain ils cherchent ailleurs. Or est le corps de Jésus-Christ, là est son Esprit, là sont ses promesses, là sa doctrine, et de même que l'âme dans l'homme se manifeste au moyen des facultés corporelles, ainsi la vérité aussi et l'enseignement et la connaissance de Dieu, comme l'âme de l'église, se manifestent d'une manière sensible par les organes de ce corps mystique de Jésus-Christ. Le mode d'enseignement de l'église est humain et tel est aussi le mode des Apôtres et du Sauveur qui en est le fondateur; mais ce n'est là que sa phase terrestre, il n'y a là que le moyen de manifester au monde visible, la lumière divine, allumée une fois, et maintenant inextinguible dans sa conviction et son intelligence. Le moyen, si vous le voulez, diminue dans la transition, l'éclat de cette clarté qu'il transmet, mais en cela il est convenable et adopté à la faiblesse de la vision humaine, de manière que lorsque l'œil de l'âme vient se reposer sur les redoutables mystères que l'église enseigne, l'économie de l'institution de Dieu est telle, que leur éclat ne nous éblouit pas. Les hommes vivent et se meuvent au milieu de la lumière du jour, mais elle vient à leurs yeux par rayons réfléchis et non directs, comme si leurs yeux étaient assez puissants pour supporter l'éclat du soleil de midi.

St. L'Eglise par conséquent est composée de deux parties; l'une représentant le corps de Jésus-Christ et l'autre son âme. En tant que ce corps est composé d'hommes, il est humain, mais en tant qu'il est animé par l'esprit de celui auquel il appartient, l'Eglise est divine. Dans ses actes officiels soit qu'elle détermine la vérité que Dieu a confiée à sa garde soit qu'elle condamne l'erreur spécialement opposée à une partie de cette vérité, elle procède de deux manières. La première décision qu'elle ait donnée en sa qualité de corps, est celle rapportée dans le quinzième chapitre des actes des Apôtres, lorsque "quelques-uns qui étaient venus de Judée enseignaient cette doctrine aux frères: si vous n'êtes circoncis selon la pratique de Moïse, vous ne pouvez être sauvés." On trouve ici un exemple de ce que nous avons appelé raisonnement privé. Paul et Barnabé étaient présents et furent, pour un moment, entraînés à discuter. Mais au lieu de décider la question en en appelant à la Bible ou à l'autorité de l'inspiration que St. Paul possédait sans aucun doute, la matière fut référée à l'Eglise dans toute sa plénitude. Voilà le procédé qui répond à la forme humaine du corps de l'Eglise. Des arguments et des objections ayant sans doute été soumis, après qu'on eût examiné aussi avec soin et apporté toute la diligence, employée dans les affaires humaines pour écarter toute matière étrangère de la proposition véritable et précise sur laquelle on sollicitait une décision, l'Eglise allait prononcer. Pierre au nom de l'Eglise formule la décision aussi à la manière ordinaire, mais en même temps en indiquant directement l'élément divin et invisible qui constitue la source de son infallibilité éternelle. "Et, après en avoir beaucoup conféré ensemble, Pierre se leva et leur dit: mes frères, vous savez qu'il y a longtemps que Dieu m'a choisi d'entre nous afin que les gentils entendissent par ma bouche la parole de l'Evangile et qu'ils crussent. Et Dieu qui connaît les cœurs a rendu témoignage en leur donnant le Saint-Esprit aussi bien qu'à nous, et il n'a point fait de différence entre eux et nous, ayant purifié leurs cœurs par la foi. Pourquoi donc a-t-il présentement vous Dieu, en imposant aux disciples un joug qui ni nous pères ni nous n'avons pu porter. Mais nous croyons que c'est par la grâce du Seigneur Jésus-Christ que nous serons sauvés aussi bien qu'eux. Alors toute l'assemblée se tut." (1) Ceci peut être regardé comme le préambule ou l'introduction à la sentence finale que l'Eglise allait prononcer. Mais alors que cette sentence doit être portée, vous voyez que ce ne sont plus les hommes seuls qui parlent lorsque vous lisez au 28e verset: "Car il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de ne vous point imposer d'autres choses etc." (2).

55. Cet exemple rapporté dans les pages inspirées, doit nécessairement avoir été précédé dans la pratique de l'Eglise, d'autres antérieurs au temps auquel celui-ci avait été écrit. L'Eglise n'a jamais dévié de la règle pratique établie ici par ses fondateurs. A quelque époque que l'erreur ait paru et ait été soutenue en sorte que quelque partie de l'Eglise de Jésus-Christ, étant exposée à être détournée de la foi par ses sophismes, chaque fois l'Eglise, soit en assemblée les anciens sous la primauté de Pierre dans la personne de son successeur, mettait ses soins à rechercher et à étudier plus complètement les rapports de la doctrine primitive touchant la question en litige, comme aussi l'erreur opposée à cette doctrine, et tout cela d'une manière humaine; mais finalement lorsque la sentence devait être prononcée, distinguant entre l'article qui était de foi et la nouvelle proposition hérétique; le jugement était toujours porté en substance dans les mêmes termes. Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous. Lorsque la sentence était une fois prononcée, il n'y avait aucune excuse pour ceux qui abandonnaient l'Eglise et s'attachaient aux raisonneurs privés des différents siècles qui se sont écoulés depuis. Et comme le corps humain dans son état normal de santé, se débarrasse des humeurs malignes et rejette les ordures qui pourraient le souiller, ainsi l'Eglise, par l'ordre de Dieu, a conservé la plénitude de sa vie intérieure, en comprimant les excroissances de l'erreur privée, qui aurait dès là défigurée sa beauté et prodigué les ressources de sa santé spirituelle, si elle leur avait permis de rester attachés à elle. Ils pouvaient vivre ou paraître vivre pour un peu de temps en vertu de leur récente communion avec elle. Mais bientôt les disputes intestines, des erreurs nouvelles plus extravagantes que celles exprimées en premier lieu, les divisions, les subdivisions intérieures fournissent une preuve évidente que, en laissant l'Eglise, ils n'emportaient pas avec eux une source permanente de vie spirituelle. Ainsi en fut-il des Judaisants mentionnés dans l'écriture, des Ebionites et des Nazaréens. Ainsi des gnostiques, des nicolaïtes, des corinthiens, des basilidiens, des saturniens, des valentiniens, des marcionites, des montanistes, des manichéens, des sabelliens, des ariens, des nestoriens, des eutychéens, des pélagiens, des albigeois, des wicléfites, des Hussites, pour ne point nommer des milliers d'autres sectes qui semblaient vivre quelque temps tant qu'ils n'avaient pas épuisé complètement le reste de vitalité qu'ils devaient à l'Eglise catholique. Lorsqu'ils semblaient prospérer, ils dépérissaient, et il en est ainsi à présent de ceux qui ont été attirés hors de l'Eglise par le raisonnement privé de Calvin, de Luther, de Socin, de Cranmer et des autres. Dans le pays de Luther, ses sectateurs, presque sans exception, ont été entraînés à l'erreur, et tombés abîmés dans l'incrédulité, tant en fait de

Bible, cependant et en en faisant l'objet de leur raisonnement, la même chose est arrivée dans la patrie de Calvin. En Angleterre il y a une conformité aristocratique parmi la noblesse à certaines formes établies de religion; les roturiers c'est-à-dire la basse classe, demeurent enveloppés dans les ténèbres les plus épaisses du vice et d'une ignorance brutale. Dans ce pays l'état actuel des penseurs privés peut-être exposé en quatre mots; dans une partie, indifférence; dans une partie moins considérable encore, fanatisme, avec une large dose d'infidélité d'un côté, et de l'autre un faible contrepoids d'une religiosité (1) calme et modérée. Mais que vous parlez de l'Allemagne, de la Suisse, de la France ou de l'Amérique, vous ne pouvez bien dépendre l'état général partout que par ce mot: confusion! confusion!! C'est-à-dire, discorde religieuse, divisions et subdivisions religieuses jusqu'au bout de leur histoire. Telle est la moisson que l'ennemi de la vérité recueille des travaux de ceux qui furent séparés de l'Eglise dans le seizième siècle.

Un journal de Québec, l'*Emigrant*, vient de faire une sortie injustifiable contre M. O'Reilly à propos de la colonisation. Ce journal est un de ceux qui, ne considérant que les intérêts particuliers d'une faible portion de la population, trouvent mauvais tout ce qui est pour l'avantage et l'avancement de la majorité. Voilà qui explique la rage de ce journal contre M. O'Reilly. Ce monsieur a employé une partie considérable de son temps à établir et mettre sur pied l'association pour la colonisation. M. O'Reilly n'a jamais eu en vue que l'intérêt du pays et de tout le pays; il n'a eu en vue que l'avancement de la prospérité nationale; jamais il n'a voulu agir et jamais il n'a agi avec des vues politiques. Pourquoi donc pourrions-nous trouver à redire aux travaux de M. O'Reilly? Comment ne pas se joindre à tous nos compatriotes et faire l'éloge de ce monsieur? Pourtant l'*Emigrant* trouve moyen d'insulter et d'injurier M. O'Reilly. Selon ce journal, jamais une mesure aussi mauvaise ne fut commencée; jamais entreprise aussi nuisible au pays ne fut secondée aussi bien que la colonisation. Aussi! avertit-il les Irlandais de n'y prendre aucune part; il les conjure de ne pas la seconder; au contraire de s'y opposer au tant que possible. Et cependant l'*Emigrant* est un journal créé en partie dans le but d'apprendre aux Canadiens Français et aux Irlandais à se mieux connaître, et à leur montrer combien il leur est avantageux de s'unir et de marcher ensemble et en bon accord. Combien, hélas! il remplit mal son but! Disons plutôt que ce but n'était qu'une illusion; c'était pour tromper les gens et leur donner le change. L'*Emigrant* n'avait au fond d'autre but que de diviser les Canadiens-Français et les Irlandais, et de plaider la cause des tories, dont il est certes un des organes les plus chauds et les plus opiniâtres. Mais actuellement il n'y a plus à se dissimuler les choses: le masque est tombé, l'*Emigrant* apparaît sous son vrai jour.

Il n'y a encore que quelques jours que ce même *Emigrant* faisait un crime à un autre journal d'attaquer un prêtre catholique, pour des raisons politiques. Que fait-il aujourd'hui lui-même? Qu'il réponde. Il verra que s'il y avait pour l'autre journal erreur à l'attaquer, ce prêtre catholique, l'erreur se change en faute lorsqu'il s'agit de l'*Emigrant* qui fait justement, ce qu'il reproche aux autres.

Quant au mérite de la question en elle-même, nous pouvons assurer l'*Emigrant* qu'il ne fera pas fortune avec ses sorties furibondes contre la colonisation des townships et le Révérend M. O'Reilly. La colonisation est une œuvre nationale qui devra marcher, malgré les répugnances de l'*Emigrant* et de ses adhérents, et la raison de cela est qu'il n'y a pas que les Canadiens Français qui sont en faveur de la grande œuvre de la colonisation, mais que nos compatriotes d'autres origines eux-mêmes en reconnaissent l'utilité et la nécessité. Bien plus, le gouvernement colonial appelle cette mesure importante de tous ses vœux et la favorise autant qu'il est en lui. Toutes ces adhésions nombreuses doivent faire comprendre que la colonisation n'est pas une mesure de spécialité, mais bien de généralité. C'est une mesure que le pays tout entier demande. C'est une mesure qui doit lui procurer un bien immense. Les sentiments de nos populations envers M. O'Reilly doivent donc être tous de reconnaissance et de remerciements. Car bien que le gouvernement colonial, qui préside aujourd'hui aux destinées du pays ait depuis les premiers jours de son administration commencé à s'occuper de cette importante question et à préparer pour cet objet un plan tout libéral et des plus populaires: n'aurait-il pas le premier qui a fait connaître à nos compatriotes combien il est urgent de diriger vers les townships le surplus de notre population, et d'y former de nouvelles villes, de nouveaux villages, de nouvelles paroisses, un nouveau pays enfin. Il est le premier qui ait attiré l'attention spéciale du peuple Canadien vers cet objet si important, et qui ait été la cause ou le fondateur des associations qui se sont formées dans le pays, sont-ce là de faibles services rendus au Canada? Sont-ce là des actes condamnables? Est-ce là une entreprise ruineuse et nuisible au pays? Oh! non: si jamais entreprise fut bonne, si jamais entreprise dut être secondée c'est nul doute celle que M. O'Reilly a mise sur pied et qui marche si bien à Québec, où la politique et l'esprit de parti ne sont pas allés se nicher. Puisqu'il en est ainsi, nous le répétons. M. O'Reilly doit recevoir ou plutôt continuer à recevoir l'appui de ses compatriotes. Que l'*Emigrant* continue ses sorties indécentes, qu'il continue, à jeter l'injure à la face de ce bon prêtre et à la face de tous les Canadiens, elle ne servira qu'à faire triompher la bonne cause que soutient M. O'Reilly, et à attirer sur leur auteur la juste méprise qu'il ne saurait manquer d'encourir. Il pourrait bien, l'*Emigrant*, trouver dans notre cité de Montréal quelques rares individus qui le seconderont dans sa rage contre M. O'Reilly: il pourrait bien les trouver pour manquer de respect, manquer aux moindres convenances sociales à son égard (ils nous comprennent ceux-là sans doute); mais jamais il ne trouvera de citoyens respectables, jamais il ne trouvera de vrais amis du pays pour le joindre, lui et

ses quelques amis, dans leurs propos irrespectueux et injustifiables à l'égard du fondateur de l'association pour la colonisation des townships. Cela dit, nous prenons congé de l'*Emigrant*, et nous lui souhaitons pour son propre intérêt de revenir à de meilleurs sentiments.

Nous voyons par le *Journal de Québec* que les agitateurs ont en vue de faire faire, dans le comté de Montmorancy, une assemblée pour se prononcer, d'une manière, ou d'une autre, contre M. Cauchon, le représentant du comté. Le *Journal de Québec* ajoute sur la foi d'un correspondant, qui demeure dans le comté, que ces agitateurs sont: M. Jacques Rhéaume (avocat), Edouard Glaykemyer (père) et le Dr. Barty (père), et que l'assemblée projetée, qui a déjà été remise deux fois, doit se tenir le second mardi d'août.

Nous ne savons vraiment pas quels sont les chefs d'accusation, que les agitateurs ont intention de présenter contre M. Cauchon; dans tous les cas, nous disons avec le correspondant du *Journal de Québec* que ceux qui iront attaquer M. Cauchon dans son comté devront être sans tâche et sans reproche, nous pouvons dire de plus que nous n'avons aucun doute que M. Cauchon ne sorte victorieux de ce nouvel embarras que veulent lui susciter certains individus. Il sera victorieux; car les électeurs du comté de Montmorancy comprendront qu'un homme qui défend courageusement la même cause depuis le commencement de sa carrière publique, celui là a droit à la reconnaissance du pays, puisque cette cause ainsi défendue est celle de tous les citoyens paisibles et patriotes. Quant aux agitateurs accusés, etc., ils ne sauraient certainement retirer que bien peu de gloire et de mérite, et de leur conduite en cette occasion.

Nous traduisons l'extrait suivant d'une correspondance adressée au *Catholic Herald* de Philadelphie:

"Bytown est sur le point de devenir un Evêché; le non-vevêché doit être consacré sous le nom de Mgr. Phelan, évêque qui conduira de Kingston, est arrivé ici le 12. Un grand nombre de cavaliers et de carrosses sont allés au devant de S. G.; son entrée a été comme celle d'un prince. Il est généralement aimé, car sa charité ne connaît pas de bornes. Le jour de l'Ascension, il y eut une procession grande et respectueuse à l'occasion de la translation d'une grande croix de l'Eglise au terrain réservé pour le couvent et l'Hôpital. Aussitôt que le nouvel Evêque aura été consacré, je vous expédierai une lettre qui vous fera connaître les progrès de la religion dans cette ville, qui en 1827 n'était qu'une forêt, mais qui aujourd'hui contient plus de 4,000 catholiques, dix églises, un couvent avec 20 religieuses, un hôpital général sous la surveillance des sœurs de la charité, une grande école de filles sous leurs soins, et quatre prêtres de l'ordre des Oblats."

M. Wolfred Neil-on a fait paraître dans l'avant dernier numéro de la *Minerve* un nouvel article au sujet de M. Papineau et de ceux de ses parents qui le défendent sous le voile de l'anonymat. Nous ne publions pas ce document aujourd'hui vu sa longueur. Si nous pouvions en avoir l'espace, nous le reproduirions, mardi, dans le cas contraire, nous l'analyserons.

Notre confrère de la *Minerve* dit dans sa feuille de lundi: "Le rédacteur des *Mélanges*, après celui du *Chronotype* de Boston, disait l'autre jour aux fumeurs, etc. nous répondons à notre confrère que, bien que nous ne soyons guère en faveur de l'usage du tabac, nous n'oublions pas le langage du *Chronotype*, si nous eussions voulu nous élever contre les fumeurs; car parmi les fumeurs, il se trouve trop de personnes respectables et honorables pour les traiter avec aussi peu de ménagements. Nous laissons donc au *Chronotype* la responsabilité de ses expressions."

## NOUVELLES D'EUROPE.

De quatre jours plus récentes.

Nous traduisons du *Pilot* les nouvelles d'Europe suivantes, apportées par le steamer *United States*, qui a fait voile du Havre le 12 du courant, et qui est arrivé à New-York le 25 à 10 heures du matin.

La tranquillité règne à Paris, sous le commandement du général Cavaignac, mais les esprits sont mécontents. Il pourrait encore y avoir du trouble. Les faillites et la détresse sont presque universelles, et il ne se manifeste aucun signe d'amélioration. L'assemblée nationale est encore en discussion, sur la constitution proposée. Le principe d'éducation universelle est ardemment contesté. On discute, et on passe probablement un plan gigantesque de taxation graduée sur les successions. Victor Considérant un des chefs du parti socialiste a répliqué avec force à M. Thiers au sujet du principe du travail assuré par l'état. Le général Bédouin décline l'acceptation du portefeuille de ministre des affaires étrangères.

M. Cabot, le chef des communistes a fait application au gouvernement, pour obtenir le transport de lui et de ses partisans au Texas. Le général Duvivier est mort dans la nuit du 8, par suite de ses blessures. Il y a eu des troubles, le 1er à Cassel en Allemagne. Un combat s'est engagé entre le parti en faveur de l'archiduc Jean et les républicains.

Espagne.—La ville de Ripoll, en Catalogne, a été prise par les partisans de Cabrera. Le siège de Véroca a commencé le 15 de juillet. Le Gt. Sudersin favori du Czar, marche à la tête de 60,000 hommes, dans l'intention de s'emparer des Principautés du Danube. La fleur à Londres vaut 25c et 27c, le blé d'Inde 29c et 38c, la fleur d'avoine 13c et 14c.

M. Tell, Poissin, le nouveau ministre de France, est arrivé aux Etats-Unis.

Le Sun de New-York, contient une dépêche de Paris, en date du 7 du courant, annonçant que Lamartine n'a plus intention de voyager en Orient, mais qu'il fait ses préparatifs pour venir aux Etats-Unis par le Havre.

Naples.—La ville est dans une agitation complète. Le parlement était pour s'ouvrir dans trois jours, mais il n'y avait que peu de députés dans la ville. Le roi qui ne sort jamais, a fait connaître son intention de refuser d'assister à l'ouverture de la session.

Le quartier général du roi de Sardaigne est à Roverbella. Angleterre.—Le Times dit que la Reine ne visitera point l'Irlande, etc. etc. John Martin, propriétaire du *Irish Reeler* a été envoie à New-York pour y subir son procès, comme accusé de félonie le 3 d'a. du prochain

Nos lecteurs ne manqueront pas de lire, avec un vif intérêt, la traduction de la lettre que Mgr. Smith, coadjuteur de Glasgow, adresse aux fidèles de ce diocèse. Il est à espérer que si, en égard au malheur des temps, ce digne prélat ne reçoit pas des dons aussi abondants que le demanderait le but si charitable pour lequel il a entrepris ses pénibles voyages, il rencontrera, du moins, autant de bonne volonté que possible. Indépendamment des quêtes qui doivent se faire dans les Eglises de la ville. Monseigneur recevra, avec une vive reconnaissance, les dons que des personnes bienfaisantes offriront la charité de lui adresser, soit à l'Evêché, soit au séminaire.

Montréal, 27 juillet 1848.

Mes chers frères,

La cause pour laquelle j'ai laissé mon pays et résolu de faire un appel à mes frères en Jésus-Christ, dans le nouveau monde, ne saurait manquer d'exciter les sympathies de tous les cœurs sensibles au bien de la religion ou au salut des âmes. Cent mille catholiques peuplent la côte occidentale de l'Ecosse, et c'est là le point où se trouvent deux sur mille qui n'appartiennent à la classe des hommes de travail. L'année dernière, pas moins de 5,000 sont descendus dans la tombe, à Glasgow seulement; et 20,000 ont été étendus sur le lit de douleur, atteints du terrible fléau du typhus. Nos orphelins qui n'étaient qu'un nombre de 70, sont maintenant au nombre de 160, et la majeure partie de noire-peuple, est sans emploi. Rien loin d'être en moyen de se procurer, les églises, et de payer les fortes dettes qu'il a fallu contracter pour leur érection, et pour celles d'un asile d'orphelins, quelques-uns 500 et même 700 individus, requiert, dans notre église, des mains de l'Evêque, un denier, chacun, pour les empêcher de mourir de faim. Par suite de ces circonstances déplorables la dette qui pèse sur notre asile d'orphelins, et sur nos églises, est telle, que si nous sommes assez malheureux pour ne pouvoir la payer bientôt, ces églises seront vendues, et perdront pour jamais pour les fins de la charité catholique et du service divin. C'est pour sauver ces églises et cet asile que je fais un appel aux fidèles de ce pays. Mes frères en Jésus-Christ, au nom de milliers de nos frères réduits à la plus désolante pauvreté, au nombre de centaines d'orphelins, qui sont maintenant ou qui périront être par la suite secourus et protégés dans cet asile; au nom des biens sacrés de la religion, qui nous unissent ensemble, dans toutes les parties du monde; enfin, au nom de notre Père commun dont les temples sont en danger d'être livrés à des usages profanes, je vous conjure d'acquiescer votre charité à cette portion affligée de l'Eglise de Jésus-Christ. Vous enrierez par là la vive reconnaissance des catholiques de l'Ouest de l'Ecosse, et ce qui est mille fois plus précieux, la bénédiction du Ciel.

Alex. Smith, Evêque de Parium, et Coadj. du District Occid. de l'Ecosse.

P. S.—Trois messes par semaine se disent à Glasgow, pour tous les bienfaiteurs, quelques faibles, qui ont fait leurs dons.

## FAITS DIVERS.

LA JUSTICE.—La *Minerve* raconte, d'après un correspondant, que l'administration de la justice est dans le plus mauvais état possible aux Trois-Rivières. Le correspondant fait des accusations contre certains fonctionnaires judiciaires, accusations qui, si elles sont telles qu'articulées, sont bien peu à leur honneur. Nous nous joignons à notre confrère de la *Minerve* pour attirer sur ce sujet l'attention spéciale des autorités. Nous espérons que les coupables, s'il y en a, seront sévèrement traités.

SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE DE MONTRÉAL.—Cette société a tenu mercredi après midi, dans la Halle du marché Bon-Secours. Sa seconde exhibition de fleurs, fruits etc. Parmi les fruits les plus remarquables, quant à la grosseur, il y avait de superbes grappes de raisin cueillies dans les coteaux chauds de M. Torrance. Les cerises, groseilles, gadelles etc. étaient d'une beauté ravissante, mais on ne peut dire que ces fruits étaient tout-à-fait supérieurs. Parmi les fleurs, il y avait une magnifique collection de dahlias et balsamines.

COMMERCIAL.—"Banque de Montréal." A vendu à 13 de prime: "Commercial." A vendu au pair. "du Haut-Canada." Offrait à 10 d'escompte, mais ne faisait rien. "de la Cité." A vendu à 20 pour cent d'escompte. De l'Amérique Britannique du Nord. En demande, mais point d'offres. "Télégraphe de Montréal." En demande. "Railroad de Lachine." A vendre à 30 pour cent d'escompte.

BOUS.—La fabrique de St-Martin, accusée avec reconnaissance de la part de L. M. Viger, écuyer, représentant du comté de Terrebonne, le don généreux de la somme de £12 10, qu'elle en reçoit pour employer au paiement de ses cloches; et aussi de la part de messire. Gingras, Procureur du séminaire de Québec la somme de £10 0 0, et d'un habitant de St-Martin même, du nom de M. François Lemieux, une somme de £20 17 S, données aussi à cette fabrique pour le même objet.

LORD ELGIN ET LADY ELGIN.—Mardi soir, LL. EE. Lord Elgin, et Lady A. Lambton, sont descendus à Québec, dans le Québec. Ils sont arrivés dans cette dernière ville mercredi matin, et en son repartir immédiatement pour Beaumont où elles se proposent de passer peu de temps.

SEMINAIRE DE QUÉBEC.—Un de nos correspondants de Québec nous apprend par une lettre en date du 26 que l'examen de Petit Séminaire de Québec, commencé la veille au matin, a lieu avec toute la pompe accoutumée. Il ajoute que jusqu'à présent cet examen a été brillant; il se propose de nous envoyer à ce sujet une correspondance détaillée, que les amis de l'éducation liront sans doute avec plaisir, et que pour nous nous avons hâte de recevoir.

TEMPÉRATURE A QUÉBEC.—Depuis quelques temps, il pleut presque journellement à Québec. On nous écrit en date d'hier qu'il y pleuvait encore, et que les cultivateurs commencent à éprouver des craintes pour certaines parties de leurs récoltes.

MALADIE.—Le 16 du courant, il y a eu à la Malbaie une assemblée des notables de l'endroit. Cette assemblée s'est prononcée en faveur du ministère actuel, et a félicité M. Latour d'avoir préféré les intérêts de son comté à ses propres intérêts. L'assemblée a ensuite adopté des mesures pour assurer la réélection de ce monsieur.

LE PAQUEBOT.—Ce steamer qui s'est échoué en sautant dans les rapides sur un bûche prisé, inabordable, a été retiré de cette place dangereuse et ramené à ce port par le *Faston*. Le *Dauy* doit être conduit à Québec, pour y subir les réparations nécessaires.

CONVENTION.—Joseph Simpson, Secrétaire de l'Université de Cambridge, a fait abjuration du protestantisme et a embrassé le catholicisme le 20 p.c.

(1) Actes des Apôtres. Ch. 15 V. 7-12.

(2) Actes des Apôtres Ch. 15 V. 28.

(1) On a conservé l'expression anglaise *religiosity* dont on ne trouve pas d'équivalent en français.